

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 38, Number 2, 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103689ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103689ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1970). Pages de journal. *Assurances*, 38(2), 149–156.
<https://doi.org/10.7202/1103689ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

IV

27 décembre 1969

Ce matin, surlendemain de Noël, il fait un temps affreux. À Montréal, il tombera trente pouces de neige. À Sainte-Adèle, elle serait assez abondante pour m'empêcher de sortir la voiture si le pelleteur n'était pas venu tout à l'heure enlever le plus gros. Je l'ai vu marcher dans le vent, tête baissée. Une fois de plus, j'ai pu vérifier qu'on ne chante pas dans la tempête, comme le faisait il y a quelques années, cet acteur français qui tenait le rôle de François Paradis, dans *Maria Chapdeleine*, tourné aux environs de Paris. Il chantait d'ailleurs très bien, toute bouche ouverte. Il n'y avait pas que cette anomalie dans le film. Madeleine Renaud y tenait le rôle de Maria. Jeune, fraîche, gracieuse, vêtue d'une robe diaphane du meilleur faiseur, elle cueillait des bleuets qu'elle tenait sur son bras gauche. Pour elle, le bleuet, ce n'était pas la myrtille venue d'un arbrisseau aux branches difformes, mais une plante gracieuse aux fleurs bleues. Autre chose qui nous faisait sourire, un des acteurs s'obstinait à monter dans le canoë par la pince et pagayait de l'arrière. Tous ceux qui se servent du canot canadien savent que ce n'est pas ainsi qu'on procède si l'on veut tirer le maximum de cet esquif, gracieux et agréable à mener lorsqu'on le conduit comme les gens d'ici, formés par une longue tradition.



L'autre soir, à la télévision, Robert Lafond nous a dit ce qu'avaient été ses premières années d'éditeur, pendant la guerre de 1939, à Marseille. Il a rappelé avec mélancolie cette époque où tout s'écroulait autour de lui, tout ce qui avait fait la fierté, la folle confiance en eux des Français. C'était à la fois prenant et pénible pour ceux qui aiment la France et sa civilisation.

M. Lafond nous a dit aussi comment de petit éditeur monté à Paris, il est devenu le chef de sa maison où une équipe de quatre-vingts lecteurs fait un premier examen des milliers de manuscrits qui lui sont soumis, le choix définitif restant au comité de lecture et au chef de la maison. Il a dit très gentiment: nous faisons des erreurs, mais aussi notre choix est souvent bon. Ainsi, avec *Papillon* et les *Mémoires d'Edith Piaf*, nous avons mis dans le mille.

J'aime ces entrevues de Fernand Séguin au *Sel de la Semaine*. Il a déjà interviewé Jean Rostand, Ann Sewyn, Michel Simon, Pierre Fresnay, Louis Armand et cet être exaspérant, mais ce si beau cerveau qu'est Montherlant. François Mauriac, aussi, à la voix usée et qui, à plus de 80 ans, a écrit l'extraordinaire succès de librairie qu'a été *Un adolescent d'autrefois*. Le *Sel de la Semaine*, c'est, je pense, ce que Radio-Canada donne de mieux. Est-ce pour niveler au plus bas ou pour faire des économies, mais dans l'ensemble, la Radio de l'État n'est plus ce qu'elle était. La qualité a baissé au point d'être médiocre tant à la radio qu'à la télévision. Que de navets, on passe en films ou en émissions directes. Il semble que, pour être accueilli dans beaucoup de ces programmes, il faille n'avoir qu'un filet de voix, un ton grossier, un esprit médiocre ou un accent graveleux. Il y a heureusement des exceptions à la règle qui en sont presque la confirmation, comme aimaient à dire nos bons maîtres à une époque où ils formaient l'élite à Montréal, avec les Messieurs de Saint-Sulpice et quelques autres communautés enseignantes.



Le gouvernement provincial a changé un peu sa politique en matière d'instruction. Il a décidé de conserver quelques collèges libres, en leur donnant une subvention correspondant à quatre-vingts pour cent de ce que coûte un élève des C. E. G. E. P. — ces nouveaux établissements de l'enseignement public. La loi a soulevé un tollé parmi ceux qui avaient voulu l'instruction obligatoire et gratuite: chose excellente en soi, mais qui aurait entraîné la fermeture de tous les collèges dits classiques, sans tenir compte que, s'ils ont leurs défauts, ils ont aussi leur tradition séculaire et leurs cadres. Personnellement, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on les conserve — bien au contraire — pourvu qu'on les force à donner une qualité d'enseignement correspondant au moins au niveau des C. E. G. E. P. Ce qui est assez troublant dans toute cette affaire, c'est que la plupart de ceux qui sont les plus violents contre les ex-collèges classiques sont les premiers à leur confier leurs enfants. Il semble que s'ils préconisent l'école publique pour les autres, ils ne la jugent pas suffisante pour les leurs. Ce qui ne veut pas dire que le collège classique doit être laissé libre de faire ce qui convient à la communauté qui le dirige. À la faveur de subventions mal contrôlées, il ne faudrait pas en venir à un régime de privilèges et de grande pagaille.



Je suis allé hier soir chercher de l'essence chez un des pompistes dont l'établissement borde le rond-point des Laurentides. Le patron est francophone, mais l'employé ne parle que l'anglais. Le patron l'emploie sans doute en se disant que ses clients parlent tous l'anglais. On a là, je pense, un aspect d'un problème grave au Canada français: celui qui ne parle que français trouvant relativement peu d'endroits pour se placer, tandis qu'à l'autre, toutes les portes sont ouvertes. Ce qui est vrai à ce niveau — l'un des plus bas, il est vrai — l'est à presque tous les autres. On ne penserait jamais dans l'Ontario à employer un francophone non bilingue pour répondre à la clientèle anglophone.

151

C'est ce problème qu'étudie le dernier volume de la Commission d'enquête sur le biculturalisme et le bilinguisme — la Commission B.B. comme on l'appelle familièrement. J'ai été étonné de voir comme elle a courageusement abordé la question, tout à fait dans l'esprit qu'avait voulu son fondateur, André Laurendeau, ce grand bonhomme mort prématurément. J'ai été non moins étonné de l'attitude prise par son président, Jean-Louis Gagnon. « Certaines gens préféreraient qu'il n'y ait qu'une seule langue au Canada, moi aussi, a-t-il dit, comme j'aimerais mieux que le climat du Canada fût aussi tempéré que celui des États du Sud, chez nos voisins. Malheureusement, il nous faut accepter ce qui est. Il faut que nous en tirions le maximum si nous voulons que notre pays subsiste ». Une des conditions, c'est que la minorité ne se sente pas en pays étranger, qu'elle soit chez elle n'importe où au Canada, qu'elle soit traitée comme les autres, qu'elle puisse « vivre dans sa langue » et qu'elle ne soit pas limitée dans son avenir à moins de renoncer à ce qu'elle est, à ce qu'elle sait. Il faut qu'elle puisse parler sa langue et être comprise et acceptée. Elle doit pouvoir former ses enfants comme elle l'a été. Il faut aussi que ceux-ci ne se heurtent pas à des murs, à des barrières, à moins qu'ils acceptent de changer entièrement. Tout cela est logique, raisonnable, mais difficile à rendre dans les faits. C'est ce que veut la jeunesse et que souhaitent bien des gens d'âge mûr. Verront-ils la réalisation de leur vœu assez tôt pour ne pas vouloir rejeter le régime centenaire, que le plus grand nombre dans la jeune génération veut écarter, semble-t-il? C'est ce qu'il faut souhaiter si l'on veut garder intact un immense pays qui se disloquera si on est incapable de payer le prix. Or, le prix c'est dans l'ensemble, ce que demande la Commission B.B. Le premier ministre Trudeau n'a pas voulu se prononcer immédiatement sur les réformes suggérées. On le comprend, parce qu'il jouerait son avenir politique et celui de son parti en exprimant trop tôt une opinion hâtive.

Un texte intéressant est déposé devant le pays. C'est de l'usage qu'on en fera que dépendra en partie l'avenir.

152

Il est pénible de constater, presque chaque jour, comme les anglophones ne comprennent pas le problème. « Comment se fait-il que parlant si bien l'anglais, vous soyez contre nous, disait une aimable femme à un séparatiste ? » « Allez-vous nous laisser nos maisons, lui en demandait une autre ? » Enfin, une dernière vivant à l'extrême ouest du pays disait au téléphone: « qu'est-ce que nous vous avons fait pour que vous nous détestiez ainsi ? » Ils ne comprennent pas ce que la Commission B.B. présente dans un esprit modéré, mais précis. C'est à le saisir et à évoluer que l'on doit s'employer de l'autre côté de la barrière. Ce n'est pas facile, il faut le reconnaître; mais il faut mettre à la solution la bonne volonté nécessaire, même si beaucoup de gens croient qu'il est trop tard. Quinze jeunes députés libéraux vont faire parmi les C. E. G. E.P. un effort de conviction et de propagande d'ici quelques mois. Il faudra voir de quelle manière on les recevra.



Le Bruit des choses réveillées. C'est ainsi que Georges-Émile Lapalme a intitulé le premier volume de ses mémoires. Il a tiré son titre d'un quatrain de Verlaine qui se lit ainsi:

« Le bruit des choses réveillées
se marie aux brouillards légers
que les herbes et les feuillées
ont subitement dégagees. »

Que de choses charmantes, il y a dans ces textes très simples que l'auteur consacre à ses souvenirs de jeunesse à Joliette et à ses années de collègue. Enfin, on se trouve devant un homme qui a gardé un souvenir agréable de ses jeunes années. Comme on est loin de ces auteurs qui se souviennent ou qui imaginent uniquement des détails atroces: viols, engeulades ou soûleries familiales et qui ne se trouvent en pleine forme que dans une atmosphère déplaisante. Un critique disait à l'un d'eux: « enfin, Mademoiselle vous semblez découvrir que la vie familiale peut être faite d'autres choses que de ces horreurs que vous nous avez présentées jusqu'ici. »

Ma jeunesse a été heureuse comme celle de Georges Lapalme, même si mon père était sévère, même si certains jours, je me sentais bien seul à écouter le vent du haut de mon perchoir, dans un pin accueillant de l'île à Vaudreuil. Comme M. Lapalme, j'ai vécu dans

l'atmosphère que la bourgeoisie sait créer quand elle pense à autre chose qu'à l'argent. Mon père lisait beaucoup. Il nous apportait des livres et des disques de Montréal. Il nous apprenait à aimer la vie parce qu'elle a de plus attrayant, même s'il riait peu. Quel plaisir de trouver chez d'autres les mêmes joies familiales, même si le décor, les hommes, le milieu sont différents: lui à Joliette, petite ville et moi à Montréal l'hiver et à Dorion l'été, dans un îlot où tout devait être transporté par bateau, du pain et du lait au gravier pour le ciment, à la peinture pour les bâtiments éprouvés par l'hiver et le vent, au fumier qui, pendant une saison, permettait à ma mère de faire pousser des fleurs ou des légumes rachitiques, avec cette patience qu'elle avait devant la pauvreté du sol et la dureté des éléments. Elle l'avait acquise pendant les années passées à l'Acadie et à Saint-Jean: petite ville bien près de la ferme et où, comme à Joliette, il y avait une place du marché, centre rural de toute la région.

Je n'ai pas encore atteint l'époque des luttes politiques. M. Lapalme l'abordera-t-il dans le même esprit de simplicité et de franchise que pour ses souvenirs de jeunesse? Je le souhaite, car la première partie de son texte présente un intérêt certain.



En marchant tout à l'heure dans la tempête, je songeais à tout le mal que nous nous sommes donnés pour construire la petite maison de Sainte-Adèle. Les plans sont de mon frère Marcel. Mon père lui avait demandé une maison paysanne. Marcel n'était pas très enthousiaste, car ce qu'il cherchait dans l'architecture, ce n'était pas un lien avec le passé, mais des formules adaptées à des besoins nouveaux. Pour concilier ses préférences avec le désir de papa, il a ouvert les murs sur le paysage avec de grandes fenêtres, dénommées *picture windows* par les Américains. Il a aussi logé la salle de bain dans le bas-côté. Dans une armoire extérieure, se trouve le réservoir d'huile. La maison est gracieuse et elle est orientée de telle manière que les voisins ne nous gênent pas. À l'arrière, nous avons planté une haie d'épinette que mon père avait groupées en quinconce. Nous leur avons permis de pousser en leur donnant de l'air et de la lumière. L'épinette, que l'on connaît en Europe sous le nom d'épicéa, je crois, est l'arbre qui convient le mieux à ces sols de montagne, sablonneux et secs. Malheureusement, un d'eux est atteint d'un mal qui ne pardonne pas. Il se dessèche de saison en saison, sans qu'on sache trop quoi lui faire.

La construction de la maison avait mal commencé. En 1948, il n'y avait pas de clous, guère de bois et peu de matériel de plomberie. Je me chargeai des clous, dont je me procurai un barillet chez Lewis Bros., dont mon ami G. R. était administrateur. On me le remit à l'arrière de l'établissement, à la condition que je n'en parlerais à personne. J'avais un peu l'impression d'être un conspirateur, se procurant en fraude des bâtons de dynamite ou transportant une machine infernale. Avec l'aide de tout le monde, la maison se termina bientôt et ma sœur Germaine, s'y installa avec mon père. Elle était ravie. Enfin, elle avait quelque chose à elle, payée avec l'argent qui lui venait de son frère.

Quel souvenir que le règlement de la succession de Marcel ! Il était mort subitement le jour de l'Armistice avec les Japonais, en 1945. Je me rappelle quel coup terrible ce fut pour moi, tant nous étions unis et tant la nouvelle me fut annoncée brutalement. Quant le moment vint de discuter le règlement des comptes avec la clientèle, je n'avais que quelques notes. Les clients furent très chics. Ils auraient pu refuser de payer les honoraires que je leur demandais tant j'allais au hasard. C'est grâce à eux et à leur gentillesse que la maison fut construite.

Il y avait l'île de Vaudreuil qu'il fallait liquider. Mon père, toujours expéditif, voulait qu'on la bazardât pour les taxes. Je parvins à la vendre à des gens de Beaurepaire ou de Beaconsfield, qui venaient pêcher de ce côté et qui songeaient à s'y construire un abri. Plus tard, je reconnus dans le comptable de notre cabinet nouveau, l'acheteur de l'île. Il entra dans mon bureau un jour pour me dire : « *Mr. Parizeau wouldn't you buy the island back ?* » Je déclinai l'offre, car je n'aurais su que faire de cette île où se passèrent tant de nos vacances, mais qui, laissée à l'abandon, était revenue à l'état sauvage. J'ai raconté ailleurs ce que furent ces années d'adolescence dont le souvenir m'est resté si cher, malgré les ans.



Mots d'enfant. On reçoit toute la famille au moment de Noël. Les enfants ont de 6 à 15 ans. Ils sont groupés autour de trois petites tables. Très attentionnée, l'une des mères dit à sa fille : « Il faut faire parler les garçons. Débrouille-toi. » À son tour, la fille qui a onze ans, réunit les deux autres âgées de six et de dix ans. Il faut faire parler les garçons, affirme-t-elle. Mais sur quoi ? De tout, la guerre par exemple. » Et c'est ainsi que D. (qui a six ans) suggéra à ses cousins de parler de la guerre au Vietnam.

Le Père Noël va venir, dit X à sa fille (6 ans). « Père Noël, mon œil, », répond celle-ci... Ce n'est pas très poli, mais c'est précis. « Il ne faut pas parler ainsi, dit le père, pensant impressionner sa fille : ta mère y croit ». Ah ! oui, dit l'autre, avec un air de commisération qui serait comique, s'il n'était un peu dédaigneux.



R. a 4 ans. Il cherche un chocolat dans une boîte qu'on lui présente. Je lui dis : « Prends-en un au hasard. » Il me répond : « J'aimerais mieux en avoir un aux cerises. »

155

Pourquoi ne pense-t-on pas à noter les mots d'enfants. On rit et puis on les oublie. Et cependant beaucoup d'entre eux sont charmants par leur spontanéité et leur à-propos.



28 décembre

C'était hier l'anniversaire de mon père. Je m'en suis souvenu tout à coup, pendant que dehors soufflait encore la tempête. Né en 1867, l'année de la Confédération, mon père est mort en 1961 à l'âge de 94 ans. À ceux qui le félicitaient d'avoir vécu aussi longtemps, il répondait : « Ce n'est pas gai, je vous assure. Tous ceux que j'ai bien connus sont morts. Je reste seul et je ne peux qu'assister à ma lente décrépitude. » Il a tenu le coup longtemps. Je me rappelle qu'un jour, je vins le voir pour lui soumettre un article que je venais d'écrire sur un de mes vieux maîtres, auquel je gardais un souvenir ému. Je ne voulais être ni injuste, ni trop élogieux. À mon avis, il faut toujours présenter un homme comme on l'a vu, avec ses qualités et ses défauts. Celui que je décrivais avait des qualités splendides. Je le disais, mais je ne pouvais passer sous silence qu'à certains points de vue, il nous avait déçus. Mon père l'avait connu et c'est pourquoi je lui soumettais mon texte. Il m'écouta et m'interrompit à deux ou trois reprises pour me suggérer avec raison de remplacer un mot par un autre. Il avait 85 ou 86 ans alors. S'il souffrait de rhumatisme, il garda un cerveau intact jusqu'à la fin. Il écrivait très bien. On en peut juger par les souvenirs qu'il nous a laissés sur sa jeunesse, son adolescence, ses études à Paris, son retour, on enseignement. Un jour, il déposa le crayon sur sa table de travail, en disant : « Je ne continue pas; c'est trop triste. » Ce fut la fin des mémoires qui auraient pu être si intéressants, car ce qu'il concevait il l'exprimait clairement.

Mon père était avant tout un homme d'action. Chirurgien très bien coté, il a opéré jusqu'à l'âge de 58 ans, je crois. Puis, il a cessé avec son entrée à la faculté de médecine comme directeur des études. Pendant toute sa carrière, il a écrit par à-coups, quand les circonstances l'y forçaient. Je garde de lui, par exemple, de fort jolies présentations de conférenciers ou d'hôtes d'honneur. Comme la plupart de ses contemporains, il n'écrivait que quand l'occasion lui était fournie. Et, cependant, il le faisait fort bien. Je crois que, pour laisser une œuvre écrite, il faut être poussé par ses goûts, par les événements ou par une échéance. À ce point de vue, ma revue m'aura rendu le service de me forcer à livrer des textes à date fixe. Certaines femmes imposent un effort énorme à leur mari pour leurs besoins d'argent. Peut-être ainsi sont-elles responsables de leur succès, sans le vouloir vraiment, simplement parce qu'elles sont exigeantes. Mais n'est-ce pas très imprudent de développer ici une pareille idée ? En me lisant, certaines femmes — charmantes d'ailleurs — se croiront peut-être justifiées de la mettre à exécution !



Je croyais que *marguillier* était un vieux mot que ne reconnaissait plus le français universel. Larousse le définit ainsi : « membre du conseil de fabrique chargé d'administrer les biens d'une paroisse ». C'est le sens exact que nous donnons au terme dans notre pays. Tout à l'heure, le vicaire nous a appris les élections récentes, car n'est pas marguillier qui veut. Il doit être élu, comme un député. La seule différence, c'est que pour être marguillier il n'y a pas de bousculade... ni cette lutte féroce qui se fait autour de l'élu du peuple qui, avant de l'être, doit passer l'épreuve de la mise en candidature. Être marguillier, c'est généralement la consécration d'une dignité de vie qui ne s'inspire aucunement de la fantaisie. Les derniers élus à Sainte-Adèle s'appellent Meilleur et La Fantaisie. Quel programme contenu dans deux noms dont on ne doit pas plaisanter : le premier n'étant pas nécessairement l'ennemi du bien et le second apportant un aspect inespéré à une règle de vie qui n'en a guère. J'ai l'air de me moquer. Non ! Je veux simplement noter ce qu'a d'inattendu et de charmant cet apport nouveau à une fonction ancienne.